



Troupeau de vaches landaises galopant, à la sortie des étables, vers les « pignadas » qu'on aperçoit au delà du pont.

LES COURSES LANDAISES A PARIS

On est venu, du Sud-Ouest, offrir pour quelques jours au public parisien des courses landaises, si fort en honneur, si populaires dans le Midi. Nous avons demandé, à un écrivain que son attachement au terroir et la connaissance des caractères et des mœurs de son pays pourraient faire qualifier de régionaliste si son talent n'avait propagé sa renommée fort au delà de ses horizons familiers, nous avons demandé à M. J. de Pesquidoux, auteur de Chez nous, du Livre de raison, de la Vie à la campagne, de nous exposer comment on sélectionnait et on élevait pour les courses ces nerveuses et souples bêtes de combat que sont les vaches landaises. M. de Pesquidoux a visité récemment une « ganaderia », que l'on peut considérer comme l'équivalent de celle qui nous est présentée ces jours-ci, et il y a été reçu par un « ganadero » qui est à juste titre considéré comme l'un des écarteurs landais, Joseph Coran, et par conséquent comme un émule de Barrère, dont on applaudit la « cuadrilla » aux portes de la capitale. On trouvera plus loin, avec des croquis, quelques détails sur la technique même de la course landaise.

LA HARDE

Troupe de bêtes fauves, lit-on dans le dictionnaire, de pelage roux, allant de l'alezan brûlé à l'alezan clair, doré, parmi lesquelles on trouve des individus de poil sombre, noir même parfois. C'est une harde pareille, une harde farouche que je suis allé voir dans les quartiers d'hiver qu'elle occupe de novembre en avril, ce que l'on appelle une « ganaderia ». C'est-à-dire un haut enclos, fait de barrières épaisses, flanqué d'une écurie couverte de chaume, où l'on parque les vaches de course qui servent au jeu de nos arènes. La ganaderia que je visitai est sise dans la grande Lande, désert de sable peuplé de pins, au sous-bois d'arbousiers, de genêts et de bruyères, où des clairières d'herbes rudes de loin en loin ont l'aspect de cirques vides, où des ruisseaux silencieux courent sur fond d'aliès, entre la Chalosse et l'océan, toujours tourmenté là, dont le choc sur la plage retentit, la nuit, comme une clameur de foule.

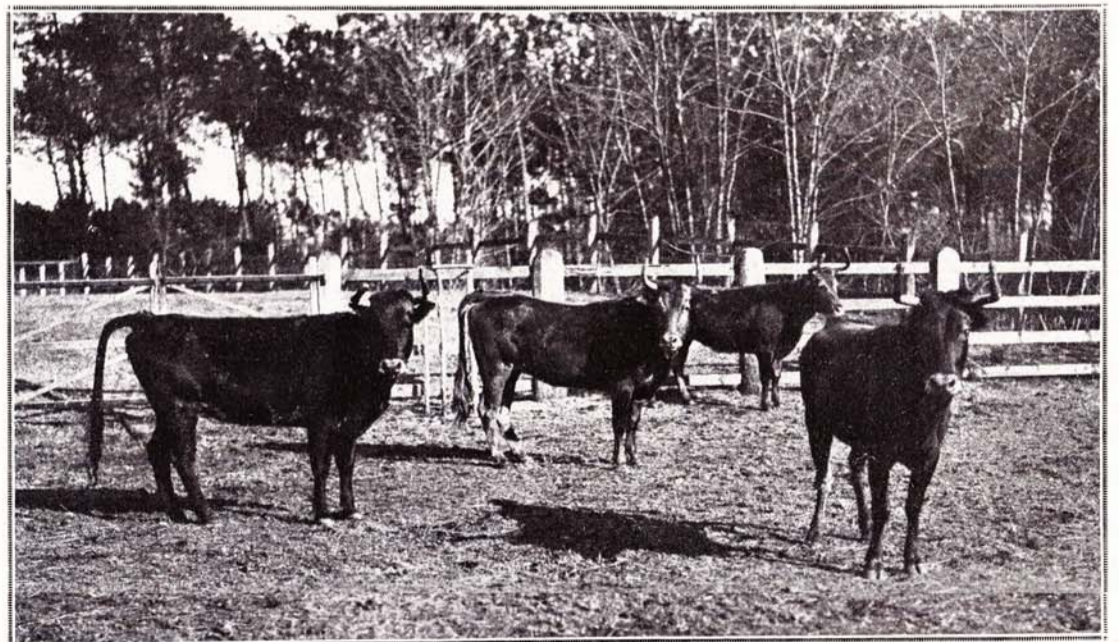
Là, tout le jour, la troupe, trente têtes, erre à l'écart des autres animaux, des maraudeurs et petits carnassiers même qu'elle effraie, multiplie les pas au pied des fûts cannelés, bondit dans les clairières, pacage en rôdant, hume l'air salé, ne rentrant que le soir à la brume, ou par mauvais temps prolongé. Seuls, un âne, compagnon de route, une petite chienne de la Brie, Bergère, qui garde ces bêtes, partagent leur vie. Il y a bien encore un homme qui les suit, Pascal, petit, maigre et tanné, sans âge, dont elles sont l'unique souci, ayant tout abandonné pour les soigner, qui préfère leur végétal, à l'âme obscure, on ne sait pourquoi possédée de cet attrait sauvage : un frère lai qu'elles ont adopté par gratitude sans doute, ou qu'elles considèrent, à force de le voir, comme une partie vivante de la harde, et à qui elles lèchent les pieds et les mains, ainsi qu'il est écrit des anachorètes et des lions aux temps anciens.

La harde appartient à Joseph Coran, ganadero landais, à qui j'avais demandé de voir son troupeau de course au repos. Coran est aussi torero, « écarteur », comme l'on dit chez nous. Le dernier de la grande lignée des Marin I^{er}, des Bras-de-fer, des Meunier, et leur émule, possédant une précision, une aisance, une sûreté, une maîtrise d'écart souveraine. Maître de son geste comme de lui, aussi d'aplomb de corps et d'âme, au plus dangereux de la joute, qu'au défilé d'entrée, au « paseo ». Il faut le voir attendre la bête, immobile, au milieu de l'arène vide, pieds joints, mains levées, le regard attaché sur les yeux ennemis. Et elle, un fil de bave au mufle, allonge, précipite ses foulées, dans l'espoir furieux de le percer ; et lui l'évite, sur place presque, d'un écart instantané, tout dressé sur ses pointes, comme s'il voulait attirer plus haut encore le coup de tête, de si près qu'il donne l'impression de pivoter, rein cambré, dans les cornes mêmes, « dans le berceau », et que l'animal paraît, le moment d'un éclair, l'avoir troué de part en part. Recherchant les bêtes ardentes, impétueuses, mais droites et loyales, « nobles », suivant son expression, qui ne reviennent pas sur l'homme manqué ou blessé, qui ne s'abaissent pas à le piétiner ou à le mordre gisant, et n'aiment que la rencontre à l'emporte-pièce où elles se savent meurtrières, il joue franc jeu aussi, il s'offre tout entier au choc, sans se permettre jamais une feinte illicite. C'est magnifique et poignant. On s'arrête de respirer. On connaît quelques secondes de frisson. Que l'on y songe : l'une de ses adversaires, sa préférée, Biarrote, arrive sur lui au train de 40 kilomètres à l'heure...

J'avais amené un ami, Coran nous reçut sur son seuil, main tendue, après un grand coup de béret. Nous partîmes pour la ganaderia, distante de quelques lieues.

La machine stoppa sur une route étroite, à perte de vue dans la pignada, sous une bande de ciel étincelant. Et nous allâmes à pied vers la harde. Partout, les milliers et les milliers de pins, tantôt dressés comme des colonnes aux fâtes maigres et plats, distribués à distance égale presque par les coupes d'éclaircissage ; tantôt drus et serrés, branchus encore, n'ayant point subi la hache, hauts comme des taillis d'exploitation. Et nous vîmes une de ces clairières d'herbes rudes, à figure d'arène, où le soleil mettait des miroitements comme sur un lac, et, plus loin, un ruisseau empourpré par le fond, glissant muet entre des lignes d'arbousiers. Au reste, pas un être. Pas même un de ces écureuils sautant de cime en cime, qui font pleuvoir les « pignes » qu'ils détachent dans leurs bonds ou qu'ils rongent. Un seul bruit : le crissement soyeux des aiguilles rousses tombées, que nous foulions en avançant.

Arrivés, nous gagnâmes tout de suite l'étable. On nous attendait pour lâcher les bêtes. A notre aspect, toutes, attachées à un anneau rivé au mur, les plus fortes à côté des plus fortes pour les empêcher de molester les autres, firent front, en dressant leurs têtes armées. Et elles nous surveillaient de leurs yeux brûlants, et elles passaient leur langue sur leur mufle, signe d'impatience ou d'humeur hostile. Mais nous quittâmes la place pour nous réfugier derrière les clôtures. Alors, on les lâcha. Elles sortaient une à une, s'arrêtaient sur le seuil, nous apercevaient, marchaient aussitôt sur nous, puis, nous sentant à l'abri, se campaient dans la même attitude menaçante qu'à l'étable. Elles ne cessaient de nous fixer, et chacune, atteignant à son tour la ligne, allongeait cette levée de pointes... Coran nous en fit les honneurs.



Aragoneza (croisement espagn.-camarg.). Biarrote (camarguaise). Tabertera et Rubia (espagnoles).
Dans une ganaderia landaise : un quatuor caractéristique de types différents.

— Il y a là des filles de l'Espagne et des filles de la Camargue. Au fond, on peut dire toutes espagnoles. Les taureaux qui fécondent les mères sont tous d'outrémonts. Le même sang finit par dominer. Cela se retrouve dans la silhouette, dans la vivacité de l'allure, la flamme des yeux surtout, inoubliables, quand ils ont une fois croisé les vôtres dans l'arène. Les camargaises paraissent plus résistantes à la fatigue. Elles supportent mieux les efforts du galop, comme le retentissement imprimé aux fibres par les arrêts subits. Peut-être parce qu'elles errent sur un sol tantôt rude et caillouteux où leurs jointures s'endurcissent, et tantôt lourd, qui assouplit et bande à la fois leurs tendons. Ces bêtes à l'ordinaire sont noires. Voyez, ici, Cierba et, là, Pastourella, plus loin, enfin, Aragoneza. Ce nom indique bien de quel sang elle sort, quoique née en pleine île, dans l'élevage Viret.

— Elles nous dévorent des yeux.

— Faute de mieux... Les espagnoles, en revanche, ont plus de fougue, de passion, d'un mot, de tempérament combatif. En voici deux en face de vous, blondes comme blé, Rubia et Taberera ; deux gaillardes qui n'ont pas froid aux cornes. Elles viennent de la ganaderia Roques-Alaïza. C'est le produit du croisement de trois races, les plus pures, sélectionnées de loin, des Roques mêlées de Liyazo et d'Alaïza, par égalité. D'autres sont mêlées de Carriquiri ou de Zalduendo. J'entends, par égalité, qu'un nombre égal de femelles est livré à des mâles d'un même sang et abandonné aux impulsions de l'appétit. Ces mâles sont particulièrement puissants et terribles... Parmi ce lot de femelles, on choisit, à l'âge adulte, celles qui plaisent, qui semblent le plus propres à la course, à l'attaque de l'homme. On parcourt à cheval les vastes pâtures où taureaux et vaches errent en liberté, accompagné de gardiens montés aussi et armés de tridents, et, comme tout le troupeau est marqué sur la cuisse droite, on achète tout de suite, à vue. On s'attache d'abord à la silhouette. Il la faut étendue, quoique soudée, puisque la bête doit galoper ; et puis fine, évidée aux flancs, tout élancée, on pourrait dire fuselée. Après quoi on examine l'équilibre. Un animal bien campé, aux jambes courtes, musclées, aux ongles petits et durs. Enfin, là-dessus, une tête osseuse, de physionomie ardente, éclairée de ces yeux de feu que j'ai dits, et joliment et fortement armée. On aime les cornes lisses et effilées, en forme de lyre, et terminées par des pointes aiguës.

— Autant dire des épées. N'en avez-vous point d'appréhension ?

— Certes, monsieur. Mais ces cornes-là entrent proprement. La blessure désinfectée, pansée, la nature fait le reste. Si Giovanni, l'an dernier, avait eu affaire à des cornes pareilles, il ne serait sans doute pas mort. Celle qui l'atteignit lui fit un trou horrible. Toute la pourriture de la terre s'y mit en un moment. Pauvre diable...

Et Coran tourna son béret sur sa tête, de l'oreille gauche à l'oreille droite, en signe de salut pour le camarade tombé, un ancien qui avait su et retrouvait parfois la grande manière d'écartier. Il reprit :

— Rien ne vaut de cet aspect physique cependant, si le sujet ne possède point l'instinct du combat. Il est difficile à définir. Ce n'est pas l'instinct de sauvagerie, de cruauté qui jette ces bêtes sur l'homme, comme il fait chez les bêtes féroces, mais celui de défense... Au moins, je le crois... Considérez celles-ci... Immobiles, le front levé, elles nous observent. Si nous entrions dans l'enclos, sans geste hostile, sans peur, surtout sans baisser les yeux devant les leurs, il est probable qu'il ne nous arriverait rien. Elles resteraient calmes, se sentant en force, capables à elles toutes d'écharper une foule. Au contraire, si nous avions fait mine de passer la claire-voie, tout à l'heure, lorsque, sortie la première, Rubia était seule un instant, elle aurait infailliblement foncé. Elle se serait crue provoquée, menacée, et, sachant que l'on ne se défend bien qu'en attaquant, ne comptant que sur elle, se serait précipitée pour en découdre... Quoi qu'il en soit, instinct de défense ou d'attaque, la bête de race doit fondre immédiatement sur l'homme, à la seconde où elle l'aperçoit.

— Bien. Mais qu'est-ce qui décèle cette énergie intime ? N'y a-t-il pas des individus pusillanimes, ou simplement lymphatiques ?

— A coup sûr, comme chez les hommes. Même des bêtes nerveuses à l'excès. J'en ai ici. La veille, l'avant-veille parfois de la course, troublées par les voix, les cris, les chants, les coups de canon, tout le piétinement des préparatifs de fête, elles refusent de manger. Elles restent droites, oreille dressée, parcourues de frissons. Elles n'avalent pas une bouchée. Il faut attendre la nuit pour les alimenter, alors que le silence survenu trompe en elles cette sorte d'angoisse.

— Vous achetez un peu à l'aveugle ?

— Oui et non. L'habitude, le flair entrent en jeu. Personnellement, sans doute pour en avoir tant affronté, j'arrive à deviner, à sentir les individus de qualité. Et puis, il y a les indices. Chose curieuse, la bête la plus tranquille au pâturage, la plus indifférente aux allants et venants, est souvent la plus combative dans l'arène. Point de vaches qui écumant à l'attaque ou, lâchées, grattent le sol du pied et mugissent. Non, mais celle qui est concentrée, recueillie en elle-même. Sûre de ses moyens, n'en faisant point parade, elle ne sera jamais provoquée en vain. Autre marque de tempérament agressif : la stérilité. Les meilleures, les plus nobles sont stériles, irrémédiablement, comme si leur sang irrité ne se prêtait pas à l'amalgame amoureux, ou comme si elles redoutaient d'être affadies,

débilitées par la maternité et ses suites. Ni mères, ni nourrices. Rebelles à tous les jous, elles se gardent pour les émotions de la lutte. Le fait est indéniable. Nous nous en inspirons. Si, d'aventure, nous avons acheté une vache pleine, le fruit en est aussitôt tué que venu. C'est assez de la gestation pour amollir la mère.

— Quand achetez-vous ?

— Chaque année, à l'automne. La saison de courses finie, qui a éliminé les sujets vieillissants ou insuffisants, nous comblons les vides. Une vache racée, non éprouvée, vaut 3.000 francs. Le lot constitué, nous l'embarquons en chemin de fer. A destination, les nouvelles trouvent le troupeau qui les attend. Elles s'y mêlent d'un trait, et, tout de suite, le contact s'établit entre vaches de la même ganaderia. On dirait qu'elles traînent après elles un parfum d'herbes du pays ou une odeur de site indélébile. Cela engendre des affinités curieuses. Je vous en parlerai... Et puis toutes sont dirigées vers l'enclos, où le séjour d'hiver commence.

— La ganaderia, c'est, en somme, chez vous, une oasis immense d'acclimatation et de repos !

— Autre chose encore. On y éprouve les nouvelles ; on y rend les anciennes à leur sauvagerie primitive, car il importe qu'elles oublient le monde vivant, l'homme surtout ; enfin on les y met toutes au régime nécessaire pour supporter les fatigues de la course. Outre l'herbe de la lande, elles reçoivent matin et soir du foin et une ration de son et d'avoine mêlés, de 7 à 8 litres ; et puis, progressivement, de plus, jusqu'au moment de courir, de la farine de seigle et du maïs concassé. Durant les courses, tout ce qu'elles peuvent absorber. Il faut les pousser en muscles et en souffle. Elles font dans l'arène une dépense d'haleine, de force, de fluide nerveux intense. Beaucoup haletent, écumant de sueur. Sans compter ce je ne sais quoi d'épuisant pour le cœur que comporte l'épreuve. Cela entendu au sens moral du mot. On en voit qui tremblent d'attente et d'émotion. Vingt, sur trente, courent tous les dimanches et tous les lundis, durant sept mois. Les dix autres remplacent par roulement celles qui défaillent. On les renouvelle ainsi par tiers toute la saison. Cependant, quelques sujets exceptionnels courent tout le temps, ou parce qu'ils font prime, ou parce qu'ils sont de fer, sinon pour les deux raisons ensemble. Ainsi cette Biarrote, que vous voyez à gauche, un peu en avant des autres comme toujours, d'un pas, d'un mufler ou d'une corne. C'est un admirable animal, la seule camargaise de poil doré que j'aie achetée. Elle n'a de noirs que les jarrets et les genoux, et ce cercle sombre autour des yeux, qui les rend plus ardents encore. Elle ferait une course à elle seule. Pourtant elle n'est point grande : 1 m. 30, ni grosse. Elle est taillée comme un cigare. Mais élastique, toute bandée on dirait, enfin, de poumons inépuisables. Elle a débuté à Biarritz, moi l'écartant, avec un éclat tel qu'on a voulu lui donner le nom de la brillante citée.

— Elle est trop difficile, avouez-le !

— Vous pouvez dire dangereuse, au point qu'on ne saurait l'éviter certains jours. Formidablement heurté par elle l'an dernier, du front heureusement, et roulé, j'en ai craché le sang six mois. Mais, avec elle, la tentation du risque est irrésistible. Elle est noble entre toutes.

A ce moment, Pascal parut dans l'enclos. Les bêtes rompirent la faction pour l'aborder, et, les premières, Biarrote et Taberera le joignirent. Elles se mirent à flairer ses mains, ses poches où il porte toujours une friandise, croûton de pain, trognon de chou, quelques grains de maïs qu'il distribue impartialement. Mais il n'était point d'humeur de muser. Il roula seulement une cigarette, arrachant une feuille au mince cahier de papier que Biarrote essaya de happer, et se dirigea vers la claire-voie. La harde suivit comme un peloton rallié. La claire-voie fut poussée, et les vaches se ruèrent dans la pignada à grands bonds, comme des félins, en nous jetant des regards obliques. Les croupes fauves disparurent dans les genêts, sous le croissant des cornes, et rien ne décela plus leur présence, sinon le fracas rauque de la cloche que l'une d'elles porte au cou pour les signaler au loin. Cette cloche s'appelle : la « troumbo » ; car elle mugit comme l'ouragan. L'âne, Bergère, Pascal prirent aussi la course.

Il était midi. Nous revînmes rondement chez Coran, à Chantecler, son chalet, où la tête de Biarrote est sculptée au-dessus de l'entrée, comme un blason. Certes, sur écu, elle serait portée : de gueules...

A table, la conversation reprit.

— Je vous ai dit quelles affinités régnaient entre ces vaches, entre bêtes du même élevage. A ce point qu'elles finissent par former des groupes d'amies intimes qui ne se quittent plus. Elles se font des mines, des coquetteries, se lèchent, partagent l'herbe succulente, surtout s'assistent et se défendent mutuellement. Car la loi de force régit le troupeau. Chaque vache à l'arrivée est essayée, passée de corne en corne, bref, brimée. Si elle n'est pas « de même pied », si elle n'a point de « payse », malheur à elle, malgré Bergère, d'une hardiesse inouïe à intervenir, malgré Pascal, incorruptible juge. Cela faillit me coûter une de mes meilleures « coursières », Zébra. Venue seule d'Espagne, elle ne trouva personne de chez elle, de son élevage, en débarquant. On la reçut en étrangère. Traquée à la ganaderia, pourchassée au pâturage, frappée de toutes, elle n'osait plus s'avancer ni pour boire ni pour manger. Découragée, un soir, elle prit la fuite ; elle partit avec le vent.

— Ah ! par exemple !

— Longtemps, elle fut introuvable. Elle avait élu domicile dans un canton de la pignada particulièrement sauvage, hanté seulement jusque-là par les vieux solitaires, les porcs mitrés. Elle s'y était choisie deux gîtes pour le jour, d'où elle fuyait comme un éclair au moindre bruit, un éclair fauve. Quand il pleuvait, elle montait sur une dune haute, plantée de pins énormes et d'arbousiers en touffes, qui domine la contrée, et, au delà, la mer et sa ligne écumeuse. Elle s'enfonçait sous les arbustes durant l'averse et en sortait après pour se sécher au vent du large. On la distinguait de loin entre les fûts, campée comme sur un piédestal parmi des piliers... Par beau temps, elle gagnait un ruisseau couvert de chênes verts, où elle buvait et se couchait à l'ombre. Elle allait à sa pâture la nuit. Circonspecte au début, elle hanta d'abord les clairières où le printemps faisait pointer l'herbe, et puis, s'enhardissant, elle se mit à vivre sur le commun. Elle s'attaqua aux prés, aux fourrages verts, aux sillons d'avoine et de blé en crue, elle envahit les jardins, dévorant toutes les tendres choses qui naissaient. Quand un chien hurlait tout à coup, sans oser quitter le seuil, si on mettait la tête à la fenêtre, on l'apercevait broutant pas à pas, au clair de lune, et projetant sa forme noire. Rien ne la troublait, pas même un coup de fusil tiré en l'air. Elle savait que ce n'était que bruit, que nul, ni homme ni animal, ne se risquerait à aller la chasser. Elle détalait à l'aube, avec sa vélocité native, franchissant l'obstacle à la volée. Elle était douée d'un instinct incroyable. Vous savez que le trèfle vert fait crever les ruminants qui le paquent. Et bien, elle ne s'en privait pas : s'arrêtant juste au point où l'ingestion en serait devenue fatale. Elle me ruinait en indemnités. A défaut de sa présence, on relevait ses traces. Son pied étroit de galopeuse, à nul autre pareil, en forme d'ongle d'homme, et si dur, marquait sur tout, jusque sur l'écorce tombée qu'elle foulait.

— Vous en jetez de colère votre béret par terre !

— Riez... J'étais inquiet. J'avais toujours peur d'un accident, d'une rencontre face à face avec elle, dans un sentier où elle aurait foncé. Si elle avait tué quelqu'un... J'organisai des battues, je tendis des lacets, je creusai des trappes ; en vain. Elle évitait gens et choses. Elle était retournée à l'état primitif, où les sens gardent une acuité infaillible. J'essayai de la tentation, de la séduction. Je poussai jusqu'à ses gîtes mes bêtes de réserve, me disant : peut-être elle suivra. Ah ! bah ! Elle accourait, avertie par la cloche ; hésitante d'abord, elle se mêlait ensuite à la bande ; mais, au premier chemin rencontré, flairant l'amorce, tête à queue, et de reprendre la pignada, à fond de train. Deux fois, trois fois, ce fut peine perdue. Je désespérais, lorsque l'idée me prit de me servir de cette affinité qui les groupe. Je venais d'acheter tardivement des nouvelles, par chance de la même ganaderia qu'elle. J'envoyai une dernière fois tout le lot à sa recherche. Elle rallia comme d'habitude, puis, soudain, marcha droit aux nouvelles, les flaira, se colla contre elles, ne les quitta plus. Le soir, elle était attachée à leur côté, vaincue par l'odeur du pays. Elle ne déserta jamais plus.

— C'est presque une histoire humaine.

— Un mot encore. De la loi de force naît dans la ganaderia l'idée de souveraineté. Chaque ganaderia a sa reine : la plus forte, la plus hardie, la plus impérieuse, qui n'a souci d'appui et vit solitaire, après les avoir toutes provoquées et battues. Chez moi, la reine, c'est Biarrote. Partout elle passe la première. Dès qu'elle se présente, à la crèche, à la pâture, les autres s'effacent, cèdent le pas ou attendent. Jetez-leur un épi de maïs, pour peu que Biarrote s'avance, nulle ne fera mine même de le ramasser. La reine ne le souffrirait pas. Elle a une manière de se retourner, en secouant le front, et de les fixer, qui les cloue toutes sur place. Mieux encore. Elle n'admet pas non plus d'être dépassée, mise au second rang par l'homme, par Pascal. En route, en déplacement, elle marche en tête, sur la même ligne que lui, et réglant son pas sur le sien. Elle va, la tête levée, et ne la baisse jamais, fût-ce pour happer une touffe pendante.

Nous nous étions levés. Coran voulait nous montrer son bien. Fils de cultivateurs, il aime la terre plus encore que l'arène. Il quittera celle-ci dès qu'elle lui aura donné assez pour arrondir celle-là. C'est le but de ses risques et de ses efforts. Car il s'est fait lui-même, — nos paysans diraient : il sort de lui ; instruit, policé, apprenant l'espagnol pour commencer, la dactylographie pour libeller ses traités ; a prospéré sans se laisser griser par ses succès, les palmes d'or appendues à ses murs ; sans rien perdre de sa réputation d'honnêteté, — je sais des municipalités auprès de qui sa parole vaut acte signé, — sans user envers ses compétiteurs du moindre procédé équivoque. Combien d'agrandissements sont aussi mérités ?

Mais une question me dérangeait. Elle a trait à la rivalité entre amateurs de courses des deux côtés des Pyrénées. Je la posai.

— Voyons, Coran, que ferait, à votre avis, avec votre Biarrote lâchée dans l'arène, un Espagnol seul, sans cape, sans mantille, rien que le mouchoir à la main ?

— Il s'en tirerait. L'Espagnol possède un sens du terrain incomparable, un sentiment unique de la distance à conserver. Il s'en tirerait une fois, deux fois... Après, je voudrais voir.

— Et vous, avec un de leurs taureaux, mains vides aussi ?

— Ma foi, monsieur, j'ai couru le risque... Il y a deux ans, chez M. Roques-Alaïza. J'étais venu acheter un lot de vaches. Lui-même triait des taureaux. Des sujets magnifiques, d'une prestance sans égale. Le tri s'achevant, un animal restait seul dans la place. Une sorte d'arène réduite, puissamment clôturée. La bête rôdait le long des barrières. M. Roques-Alaïza me posa la même question que vous. J'en eus un frisson. J'étais en tenue de ville, en talons hauts, peu propices à ces sortes de rencontres. Mais quoi, j'espérais dans mon étoile ! Et puis, je crus représenter la France devant l'Espagne... Que l'on m'en excuse...

— Mais non, Coran, la patrie nous suit toujours...

— Je répondis : « Eh bien, monsieur, il passera... » Je demandai seulement qu'on lui jetât une grande corbeille ronde d'osier où l'on ramasse les herbes qui traînaient là, tout près. Je voulais voir son élan et aussi son humeur. Il se précipita dessus et la fit voler. J'étais renseigné. Je boutonnai mon veston. Et, tandis qu'on l'amusait d'un côté de l'enclos, j'entrai sans bruit de l'autre, derrière lui... Soudain, je l'appelai d'un coup de sifflet. Il se retourna d'un bloc, se campa de toute sa hauteur pour me toiser et fondit sur moi. Je lui fis un écart-feinte. Je l'attirai tout entier, je le portai à gauche et pivotai à droite, à l'instant même où j'allais être décousu. Il passa, si près qu'il faillit rouler, soufflant des naseaux, arrachant du pied le sable par paquets. Ce fut comme une trombe. L'air déplacé par sa masse me fouetta le visage... Pendant qu'arrêté plus loin, stupéfait de m'avoir manqué, il restait quelques secondes arc-bouté sur ses quatre membres, le front bas, j'atteignis la clôture et la franchis.

— Soulagé autant que fier, n'est-ce pas ?

— Vous dites bien, monsieur. Celui-là portait cette paire d'épées dont vous parliez, des épées à éventrer un mur. M. Roques-Alaïza vint à moi. Il tira deux cigares de son étui, des cigares somptueux bagués d'or, aussi souples au doigt qu'à l'œil, quoique secs comme feuilles, si odorants qu'ils parfumeraient, fumés, un taillis, et m'en tendit un. Il avait cette couleur bistrée de certains corps féminins de là-bas. Une allumette craqua, passa d'une main à l'autre et, tandis que les premières bouffées montaient, comme s'il avait trouvé la formule dans les spirales impalpables, il me dit : « C'est bien français. »

Coran nous conta simplement cet exploit, en arpentant sa terre à travers les vignes tendues, les blés montant déjà, le potager où l'on bêchait, où toutes les espèces de violettes foisonnent en plates-bandes. Il nous montrait une eau courante captée pour alimenter ici un vivier et nourrir là une cressonnière. C'était enfin le tour complet du propriétaire, si cher aux possédants. Et je suivais et j'admirais, car, parfois, sans s'en douter, tout en parlant, en marchant de son pas élastique, il se tournait vers nous avec ce coup de rein instantané dont il usa dans les cornes mortelles...

JOSEPH DE PESQUIDOUX.



Ecarteur les bras levés verticalement et dressé sur la pointe des pieds, attirant la bête.

LES « JEUX » DE LA COURSE LANDAISE

L'organisation à Paris d'une grande semaine landaise a eu pour effet d'introduire parmi les sports en honneur dans la capitale le sport bien français de la course landaise.

Le public parisien fait tous les soirs au sport taurin un accueil plus que sympathique. Quant aux nombreux Méridionaux résidant à Paris, c'est avec enthousiasme qu'ils célèbrent les prouesses des toréadors et l'ardeur des bêtes de combat. Le Vélodrome d'Hiver a pris



Un écart : torero évitant le choc par une inflexion du buste, les pieds immobiles. Le teneur de corde.

l'aspect, pour la circonstance, d'une « plaza de toros » ; toute une population basque, béarnaise, provençale, landaise, par un langage aussi coloré qu'expressif, ajoute au pittoresque du décor.

Il faut entendre les clameurs des « aficionados » s'enthousiasmant devant la combativité de la Paloma, une des plus célèbres bêtes de l'éleveur Barrère ; pour une feinte de Gérard, un écart de Roger Suisse ou un saut de Martial, noms célèbres dans tout le Sud-Ouest ; et les cris des femmes, lorsque le coup de tête cherche à planter la corne dans la poitrine du toréador ! Mais Flam est là, heureusement, qui veille sur les hommes de la cuadrilla. Une solide corde à la main, qui s'adapte, à l'autre bout, au frontal redoutable, guide la bête dans les terrains de charge, retient ou lâche le coup de tête, comme il se doit en vertu des canons tauromachiques, car la course landaise a, comme sa sœur jumelle la course libre provençale, et comme, d'autre part, la corrida espagnole, ses règles propres. Si la corrida espagnole est une science, la course landaise est un sport athlétique ; la première exige un effort physique statique, alors que la seconde réclame essentiellement un effort physique dynamique. Le « toreo » espagnol veut de la quiétude et de l'harmonie dans les gestes ; le « sport » landais demande surtout de l'agilité et de la souplesse des reins et du jarret. Pour la course espagnole comme pour la course landaise, il faut également de la réflexion, du coup d'œil, du sang-froid et du courage.

Les principaux jeux ou *suertes* des toréadors landais sont : la feinte, l'écart et le saut.

La *feinte* est le geste esquissé par le torero pour tromper la bête. Au moment précis où la vache lancée baisse la tête (humilie) pour porter le coup de corne, l'homme, par le balancement du buste, indique une fausse sortie à l'animal qui frappe ainsi dans le vide.

L'*écart* est la passe la plus fréquente. Cette « *suerte* » a d'ailleurs donné son nom aux toréadors landais appelés communément « *écarteurs* ».

Il y a trois sortes d'écart. Voici d'abord l'écart de pied ferme : l'homme, les bras levés verticalement pour amoindrir la largeur du corps et offrir ainsi une cible restreinte, attire la vache en sautant sur place. Lorsque celle-ci arrive, prête à frapper, et que la corne va atteindre la poitrine de l'écarteur, ce dernier doit, au moment de la rencontre, s'effacer à droite ou à gauche par un simple coup de rein pour éviter le choc. Il devra avoir la présence d'esprit d'aller du côté propice à la sortie naturelle, c'est-à-dire à celle qui doit s'effectuer sans accrochage. Faute de coup d'œil, c'est le boléro et quelquefois l'épiderme qui est déchiré.

L'écart serré, d'une technique différente, provoque plus d'émotion. La vache doit être attendue de très près et ce n'est qu'au moment où elle « *humilie* » que l'écarteur doit donner le coup de rein et faire la pirouette.

Avec l'écart allongé, l'homme se met en action, la bête étant à trois mètres environ de lui. Cette passe est assez dangereuse, car l'animal a tout le temps, avant d'arriver au but, pour modifier sa tactique.

Le saut est de tous les jeux landais celui qui exige le plus de facultés physiques, car, outre le coup d'œil (la *vista*), il faut au torero une élasticité de jambes peu commune. Le sauteur, placé à une dizaine de mètres de la bête de combat, attire son attention par la voix ou le geste. Celle-ci fonce alors sur l'écarteur qui, de son côté, va à la rencontre de l'animal. Au point de contact, au moment où la bête « *humilie* », l'homme bondit par-dessus, laissant libre passage à la bête étonnée de ne rien « *accrocher* ».

Le saut peut également se pratiquer sans élan, en recevant la vache de pied ferme. Ce jeu est des plus gracieux. Le torero, au moment de l'« *humiliation* », doit plier les jarrets, balançant les bras dans un mouvement d'envol pour se hisser au-dessus du fauve lancé et tenir repliés en arrière ses jambes, comme s'il voulait se mettre à genoux sur l'échine qui glisse sous lui.

Cette « *suerte* » ne peut s'exécuter qu'avec des vaches rapides et baissant bas la tête pour frapper.

Feintes, écarts, sauts sont cotés par un jury qui, après chaque course, attribue aux écarteurs les primes prévues.

PIERRE AYMARD.



Un saut.

Croquis de L. de Fleurac.